21

Case
FRC
3109

DIALOGUE

ENTRE LES SIEURS

CARON DE BEAUMARCHAIS

ET BERGASSE.

M&W 5561

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

DIALOGUE

ENTRE les Sieurs CARON DE BEAUMARCHAIS & BERGASSE, commencé à dix heures du soir, & fini à minuit, sur le Boulevard Saint-Antoine, le 2 Avril 1789.

Non licet omnibus adire corinthum.

Tous les voleurs n'ont pas vingt millions dans leur porte-feuille.

A PARIS,

Chez { RAPINEAU, rue Vide-Gousset.
COQUINEAU, rue de l'Échaudé.
FRIPONEAU, rue de la Monnoie.

A l'Enseigne de la Justice.

1789.

COMMENT J'AI SU CELA,

OU

AVANT-PROPOS.

J'ÉTOIS à la porte Saint-Antoine, au café en face de la maiſon du ſieur de Beaumarchais, lorſqu'on vint annoncer que meſſieurs Kornmann & Bergaſſe avoient perdu définitivement leur procès contre la clique infame des le Noir, Caron & Daudet, leur partie adverſe & perverſe.

Cette nouvelle pétrifia les eſprits; puis tout-à-coup l'on entendit ces

mots : " haro ſur ces gueux du „ parlement „.

Les diſcours s'échaufferent, on citoit des particularités ſur tels & tels ; tout le monde indigné s'attroupoit, ſe rapprochoit, ſe preſſoit pour conſpirer de plus près. On alloit caſſer les vîtres, incendier, maſſacrer. Je craignis les malheureux effets de la rébellion la plus juſte occaſionnée par l'injuſtice la plus criante. N'aimant pas les mauvaiſes affaires, & ne me ſentant pas de force, avec le bon droit de mon côté, contre un parlement, le bicêtre, la baſtille, le carcan, les galeres, la potence, la roue & le feu, je me gliſſai tout doucement vers la porte, je l'ouvris, & me

mis à courir à toutes jambes, lorſque j'apperçus deux hommes que rembruniſſoit la taciturnité, & qui par intervalle ſe lançoient des regards foudroyans. A certains ſignes de joie je crus reconnoître le Beaumarchais; & à certaines preuves de cette rage concentrée qui fait mordre les levres & grincer les dents, l'éloquence terraſſée de l'infortuné Bergaſſe. Je ne me trompai pas. Curieux de ſavoir où ces démonſtrations en vouloient venir, je me tapis dans un foſſé à une certaine diſtance, d'où je pouvois, ſans être vu, tout entendre & tout voir.

Je me diſois: vont-ils ſe battre? vont-ils ſe tuer? Lorſqu'ils s'arrê-

terent à quelques pas de mon gîte, ſe fixerent, & qu'à dix heures ſonnant, l'un d'eux parla ainſi à l'autre.

DIALOGUE.

BEAUMARCHAIS, BERGASSE.

BEAUMARCHAIS.

Eh bien ! M. Bergaſſe, il vous en cuit pour avoir mis le nez où vous n'aviez que faire ! Des catins, des cocus, des ſots & des dupes, voilà le gibier de l'homme adroit. Que ne le chaſſiez-vous comme moi, nous l'aurions mangé enſemble, nous ſerions bons amis, & noſſeigneurs du parlement ne vous auroient pas donné ſur les doigts. Avouez qu'avec tout votre génie vous n'avez fait qu'un pas de clerc.

BERGASSE.

Il eſt vrai ; connu dans les quatre parties du monde par vos ſcéléra-

teſſes, pourquoi ma plume a-t-elle été l'écho du cri général ? pourquoi ai-je voulu élever un trône à la vertu ſur les débris du vice ? pourquoi ai-je démontré l'abus des lois ? pourquoi moi, honnête homme & vengeur de mon ami, ai-je démaſqué les vues criminelles du Bonneau, d'un le Noir, de l'intime d'un Daudet, du manequin de tous les habiles fripons de la ville ? pourquoi pour l'amour de mes concitoyens ai-je voulu vous faire pendre ? pourquoi ai-je oublié que vous ne méritiez de vivre ? enfin pourquoi ai-je oublié que la meilleure cauſe qui plaide contre la juſtice ſoudoyée par l'injuſtice, eſt le vaſe d'argille qui lutte contre le pot de fer ?

BEAUMARCHAIS.

Alte-là, s'il vous plaît. — Vous

oubliez, mon cher, que je ſuis votre eſpion auprès de vos juges, & qu'ils m'en croiront ſur ma parole, lorſque je leur rapporterai la petite comparaiſon que ſe permet le torrent de votre brûlante éloquence. Raiſonnons, & ne pérorons pas. Daudet, le Noir & moi nous avons cocufié le bon homme Kornmann. L'on ne peut, mon cher, échapper à ſon deſtin. Par exemple, il étoit en moi d'être un jour ce que je ſuis devenu, d'avoir avec rien huit cents mille livres de rente, d'entreprendre tout, & de réuſſir ſouvent par la force, plus ſouvent par l'adreſſe, & toujours par l'argent; il étoit en vous de faire conſiſter toute la fortune dans la probité de votre conſcience, d'être un aigle d'énergie, de donner au parlement des verges pour vous fouetter, de

perdre mal-adroitement une cauſe que j'aurois gagnée ſans la noyer dans un chaos de faits vrais, j'en conviens, mais que les juges ne pouvoient pas croire ſans ſe compromettre, parce que leur expoſition, toute nette qu'elle étoit, leur a paru invraiſemblable; il étoit écrit dans la conduite bonace de Kornmann & dans ſon diable de nom plein de Korn..... qu'il devoit épouſer la plus grande catin de ce ſiecle dévergondé. Dites-moi, M. Bergaſſe, vous qui avez du bon ſens, doit-on s'appeler Kornmann lorſqu'on ne veut pas être cornard? Je ne voudrois pas, pour tout l'or du monde, me nommer Kornmann.

BERGASSE.

Ni moi, Beaumarchais, pour tous les procès injuſtes qu'il a gagnés,

pour les remords qui le rongent, ni pour les actions de Paris. Malgré toute la gaucherie que vous & vos complices avez mise à vous défendre, malgré tout Paris qui vous condamne à la honte des lois, malgré la vérité des faits qui vous relance jusque dans les retranchemens de votre conscience impure, malgré les tristes plaidoyers de Me. Bonnet, parce qu'un tribunal d'iniquité vous lave de tous vos crimes, osez me regarder en face, vous vous croyez un honnête homme ; mérita-t-on jamais un titre aussi respectable aux dépens de l'innocence opprimée, des mœurs flétries, de l'honneur diffamé & des lois avilies ? Allez, coquin, baissez les yeux, & craignez que la nation ne m'écoute ! C'est à elle à qui je vais en appeler, c'est à elle à se défaire

de ſon plus grand ennemi, c'eſt à elle.....

BEAUMARCHAIS.

A vous impoſer ſilence. Que parlez-vous de la nation ? elle a, ma foi, bien d'autres ſoins, pour s'occuper d'une catin, d'un fripon d'ex-lieutenant de police, d'un cocu, de vous & de moi. Vous êtes un fou, mon pauvre monſieur, un cerveau brûlé, qui concevez trop vivement pour voir juſte. Vous auriez déjà bien mieux fait de vous taire que de parler à tort & à travers, aſſez vigoureuſement par fois, mais aſſez mal-à-propos pour être aſſez mal payé de vos obſervations inconſéquentes. Rappelez-vous, mon cher compatriote, ce que vous avez écrit dans ces émotions populaires, dans ce déſordre de l'état, & ſur l'exil du parlement. Si ces meſſieurs

étoient encore dans les endroits d'où vous les avez fait revenir, ſi vos conſeils patriotiques ne leur avoient point rendu toute leur autorité, ils n'auroient pas aujourd'hui la douleur d'être, pour mon plaiſir, ingrats envers leur bienfaiteur; ils n'auroient point pris fait & cauſe contre un cocu & vous, d'un magiſtrat paillard, d'une femme infidelle & de deux malheureux innocemment accuſés de maquerellage. Me. Bonnet n'auroit pas ſi bien coëffé de nuit toute l'audience, pour qu'en ſe réveillant, lorſqu'il auroit fini ſon triſte plaidoyer, elle vous huât vous & les vôtres. Ne vaut-il pas mieux faire à propos le mal, que de faire du bien à contre-ſens, à des gens qui ne le méritent pas? Puiſque nous voilà ſeuls, & que perſonne ne nous entend, qui plus que moi

devoit m'attendre à l'animosité de toute la magistrature, moi qui, depuis le premier président jusqu'au dernier huissier, l'ai persiflée de mon mieux; & vous savez que lorsque je m'en mêle, cela ne va pas mal; moi qui l'ai bernée, honnie, conspuée, vilipendée dans toutes les occasions, dans mes mémoires, dans ma folle journée, dans cette procédure même; je devois perdre, mon cher monsieur, tout le monde s'y attendoit, vous tout le premier, ils l'ont su; eh bien! pour n'en avoir pas le démenti, ils m'ont donné gain de cause, & mes nigauds ont pris pour de l'ingénuité, de la candeur, de l'innocence même, cette gaucherie que j'ai mise à me défendre, & mon air embarrassé à répondre à votre véhémente réthorique, à vos périodes, à vos belles phrases,

au

au talent ſublime que vous avez montré, tandis que tous ces beaux mémoires que traçoit votre plume de feu, ne leur ont ſemblé que les détours de la ſupercherie & l'amphigouri artificieux de la calomnie; voilà comme ils nous ont trompé tous deux.

BERGASSE.

Quelques douzaines de billets de caiſſe, voilà l'erreur. — Avouez, reptile venimeux, ou je vous fais mourir ſous le bâton, (*levant ſa canne.*) qu'avec de l'intrigue, de l'impudence & de l'or, on vient à bout de toutes les difficultés.

BEAUMARCHAIS.

Je l'avoue, & je l'ai prouvé.

BERGASSE, *toujours la canne levée.*

Avouez que c'eſt vous, vous ſeul en chef qui avez conduit toute

cette affaire ; que vous êtes un gueux, un monſtre, un ſcélérat.

BEAUMARCHAIS.

Je n'ai pas beſoin d'avouer ce que tout le monde ſait.

BERGASSE.

Avouez... ou...

BEAUMARCHAIS, *vivement.*

Je l'avoue.

BERGASSE.

Avouez qu'à la veille d'être livré au bras ſéculier, vous avez mené la dame Kornmann à vos juges ; que tous, vous préſent, ont fait d'elle ce qu'ils ont voulu ; & qu'en la reconduiſant chez elle, vous vous êtes flatté que telle mauvaiſe affaire que l'on ait, eût-on mérité la corde, la roue ou le feu, on échappoit à tout lorſqu'on avoit une jolie femme à ſa diſpoſition, & vingt millions dans ſon porte-feuille.

BEAUMARCHAIS.

On ne peut pas avouer des choſes comme celles-là. Vous voulez donc me faire rougir?

BERGASSE.

Rougis, ſi tu l'oſes; mais avoue...

BEAUMARCHAIS.

Je l'avoue; c'eſt de cette maniere que je me ſuis tiré de tous les mauvais pas où tant d'autres ſeroient reſtés. Comment voulez-vous que l'adminiſtration me maltraite, moi qui lui prête mon argent? ſes membres ſont des ingrats, mais ſon corps a de certains principes d'honnêteté qui la ramenent à ſon devoir lorſque par haſard elle vient à s'en écarter. Il lui arriva un jour de m'envoyer paſſer une neuvaine à Saint-Lazare; je la menaçai de lui redemander mes fonds, & je ſortis.

Depuis elle m'a fort bien traité, vous en voyez la preuve.

BERGASSE.

Oui, je le vois, & je crois qu'il n'eſt pas à ſouhaiter pour le bien de la nation, que tous les voleurs aient vingt millions à leur ſervice. La plus petite république de ces gueux-là ſeroit en état de dévaſter l'univers : convenez-en.

BEAUMARCHAIS.

J'en conviens.

BERGASSE.

Convenez que vous avez ſoudoyé vos juges, & payé une clique de gredins comme vous, pour crier haro ſur Kornmann, moi & les nôtres, en pleine audience.

BEAUMARCHAIS.

Je vous l'ai déjà dit.

BERGASSE.

Répete-le, ou je ne te fais point de grace.

BEAUMARCHAIS.

Oui, oui, trois fois oui.

BERGASSE.

Trois fois ſcélérat de plus que le dernier des ſcélérats ! jure de reconnoître l'impéritie & l'injuſtice de tes ſeigneurs du parlement, de mes bourreaux, en portant toi-même demain de bon matin les deux mille livres pour le pain des priſonniers de la conciergerie, à quoi ils nous ont condamnés Kornmann & moi, & que tu les feras diſtribuer devant nous.

BEAUMARCHAIS.

Oui, ſi ces meſſieurs le veulent.

BERGASSE.

Je te l'ordonne, il ſuffit.

BEAUMARCHAIS.

Mais enfin, ſi...

BERGASSE.

Point de reſtriction... jure...

BEAUMARCHAIS.

Je le jure.

BERGASSE.

Jure que toi & ta clique, allez faire ceſſer de crier après vous toute la nation, en dépêchant de vous ruiner en procès injuſtes & diffamans dont vous acheterez le gain à gros intérêts, & qu'elle aura le plaiſir de vous voir tous les trois accrochés au même gibet.

BEAUMARCHAIS.

Savez-vous bien, monſieur Bergaſſe, que vous êtes par trop exigeant.

BERGASSE.

Point d'obſervation; (*approchant ſa canne de la figure de Beaumarchais*) jure, ou je venge la nation.

BEAUMARCHAIS, *ſe ſentant ſerré de près.*

Je le jure.

BERGASSE.

Jure par ce bâton qui t'épargne, que moi & les miens ſommes des honnêtes gens... que Kornmann a été cocu de force, ſon épouſe infidelle par lettre de cachet, & que Lenoir, Daudet, tes juges & tout Paris ſeront inſtruits par toi dès demain de tout ce qui vient de ſe paſſer entre nous.

BEAUMARCHAIS, *mettant ſa main ſur la canne de Bergaſſe.*

Je le jure; minuit ſonne, j'ai affaire, & voici ma voiture. (*elle arrive, comme il va pour monter dedans, Bergaſſe l'arrête & lui dit:*)

BERGASSE.

Remercie-moi de ne pas t'avoir aſſommé.

BEAUMARCHAIS, *humblement.*

Je vous remercie, & je tiendrai parole. (*le cocher fouette, & le voilà parti.*

Nota. Bergaſſe regagna ſa demeure, & moi la mienne. Bien ſûr que Beaumarchais fauſſeroit ſes ſermens, je ne manquai pas d'écrire ſur le champ ce que je venois de voir & d'entendre ; ma mémoire m'a bien ſervi, & mot pour mot j'ai tout rapporté.

RÉFLEXION que je fis étant rentré chez moi.

Si le juge eſt obligé de déclarer non recevable cet époux, ſans doute il ne peut punir les auteurs du crime ; parce que, renonçant par cette fin de non-recevoir à reconnoître le crime, il renonce à reconnoître les coupables. Mais dans ce cas, n'eſt-il pas du devoir du miniſtere public, d'intervenir & de rendre plainte ? Les mœurs ſont outragées, les bienſéances violées ; enfin, un crime eſt commis. Mais l'époux, partie plaignante, eſt non-recevable. --- Eh bien, vous, homme de la loi, conſervateur des mœurs, intervenez, pourſuivez le crime, les coupables ; attirez ſur leur tête les foudres vengereſſes de la juſtice ! & vous ne ſerez pas non-recevable !

FIN.